

La Psychanalyse sœur d'Anaximandre

Christiane Charvet Bernard

Décembre 2010

A) Introduction

« *Le sujet de la psychanalyse est le sujet de la science* » disait Lacan.

Il faut donc penser qu'il y a lien entre les deux. Lien que j'ai nommé dans le titre : « La psychanalyse, sœur d'Anaximandre ». Je tenterai donc d'abord d'approcher le signifiant de la science tel qu'il se présente pour un certain nombre de scientifiques et tel qu'il a pu subir des modifications au cours des âges.

Force est de constater qu'à l'heure actuelle ce signifiant fait tâche d'huile, qu'il envahit tous les champs sociaux et qu'il s'agglutine à toutes sortes d'autres signifiants relatifs aux activités humaines, visant parfois à réduire l'homme à un chiffre par l'adjonction d'une valeur numérique (calculs statistiques).

Si la psychanalyse interroge les impacts de la Science, la Science pure, elle, interroge la culture, la philosophie comme en témoignent de nombreux écrits de scientifiques dont le livre de Carlo Rovelli « Anaximandre de Milet ou la naissance de la pensée scientifique » sur lequel je me suis largement appuyée pour en savoir plus long sur l'origine de ce signifiant et sur la façon dont, au cours du temps il a recouvert des approches, des usages différents selon les différents courants qui orientaient la civilisation. De manière un peu schématique on pourrait dire que jusqu'à Descartes, que Lacan situe comme à l'origine de ce qui fait la science contemporaine, la science et la philosophie allait de pair en ce sens que la science avait plutôt pour conséquence d'ébranler certaines croyances, notamment dans le domaine religieux. A partir de l'ère industrielle la science a pris une place de plus en plus radicalement distincte de la philosophie et de plus en plus s'est instaurée comme un nouveau système de croyance, plus proche alors de la religion. Le capitalisme sous la forme que l'on connaît, l'économie de marché en fait un outil à son service.

Alors qu'entend -t-on par ce signifiant de la science ?

Dans le contexte actuel trois points m'ont paru intéressants à développer :

*Dégager d'abord un certain nombre de signifiants caractéristiques de la science afin de saisir quels rapports il pouvait y avoir entre d'une part la Science et les nouvelles techniques ou « découvertes », de « soin » ou d'évaluation qui revendiquent cette dénomination, d'autre part quelles peuvent être les corrélations entre la Science et la psychanalyse.

*Face à la conception contemporaine de l'homme, je tenterai d'amener des éléments, non de réponses, mais de réflexions, à des questions que je formulerai ainsi : Qu'est-ce qui est à l'origine de cette inversion de rapport entre l'homme et l'outil ? Quelle part la science y a-t-elle ? Quelle action peut y avoir la psychanalyse ? Fruit des sciences appliquées, l'outil ne sert plus à l'homme comme palliatif aux limites de son corps, en vue d'une production qui lui assurera de vivre ; c'est le corps objeifié, machinisé qui devient en lui même un outil de production dans la perspective d'un discours qui, du fait qu'il allègue du chiffre, se prétend scientifique.

*Tenter de repérer à l'éclairage du thème de la section clinique si « invention et répétition » sont des termes justifiés pour parler de la pratique de la science, et de la praxis psychanalytique.

Pour la clarté de cet exposé et compte tenu des différences entre la Science comme champ spécifique d'exploration et les sciences comme appellation plus générale des connaissances, je mettrai à l'une un « S », aux autres un « s ».

A) Anaximandre

I) Comment est née la pensée scientifique ?

Pour Francesca Vidotto (2006)¹ La Science naît d'une « exigence de savoir » inhérente à la nature humaine. Toutefois elle est orientée par le désir de mieux comprendre le monde afin de mieux le maîtriser, de se protéger de ses dangers éventuels et d'en utiliser au mieux les ressources. Il s'agit d'organiser ce qui n'était qu'aléas en un système qui pourra les ordonner : par exemple chercher à anticiper un rythme des saisons, à prévenir les phénomènes météorologiques, etc. Les premières sciences sont des sciences astronomiques. Elles visent à un repaire dans le temps. Au moment de la sédentarisation, inscrire une temporalité qui découpe le temps en passé, présent, avenir, permet à l'activité humaine de se dérouler non plus dans la perspective d'une survie immédiate (trouver chaque jour de quoi se nourrir au hasard des rencontres) mais selon un rythme en concordance avec celui du temps: sorte de garantie de vivre mieux et plus longtemps.

Quasiment dès ses origines, une distinction s'opère entre :

*La Science qui ne s'adjoit aucun autre signifiant, que certains épistémologues nomment Science exacte, formaliste, et qui a pour objet d'étude un objet inanimé : sciences physiques, mathématiques. Elle se subdivise en deux parties : Science pure et Science appliquée.

*Les sciences orientées sur le vivant qui se diversifient selon que leur objet d'étude est le végétal, l'animal ou l'humain. Dans cette dernière catégorie, les sciences médicales ont toujours occupé une place prépondérante. Par la suite cette approche sort des limites biologiques pour s'étendre aux activités humaines : c'est la création des sciences appelées humaines dont certaines plus tard s'indexeront au chiffre pour mieux se faire estampiller du sceau de la science. Une partie d'entre elles s'intéressent aux groupes humains, l'autre partie, plus précisément à l'individu. Cette catégorie n'est pas reconnue comme Science par les Scientifiques : on peut parler d'écart type et de moyenne de population mais on ne peut rien dire et prédire à l'échelle d'un individu par les voies statistiques. La singularité de chaque être humain ne permet pas l'étude de phénomènes comme dans le cas d'objets inanimés dont les paramètres peuvent être relativement fixes.

D'une façon comme d'une autre la science s'origine donc de la mort, de la conscience de « l'être pour la mort ». Elle vise, au moins dans ses applications, à mettre en œuvre des moyens de défense pour s'en préserver autant que faire se peut. Une des façons de s'en préserver est, sous une forme ou sous une autre, **de rendre visible un invisible** susceptible d'être menaçant, d'abord du seul fait qu'il échappe, en s'appuyant sur une expérience empirique fondamentalement langagière : quand Anaximandre émet l'hypothèse que la terre flotte dans l'espace, il se fonde sur une expérience humaine proche de ce que Freud appelle le fort da : Quand un objet disparaît et réapparaît, le fait qu'il devienne invisible ne signifie pas sa disparition radicale. La curiosité vise à chercher où il est passé et donc à concevoir un autre espace, invisible celui là, dans lequel il a pu se déplacer.

II) Les signifiants fondamentaux de la Science.

□ La recherche :

La Science vise à la connaissance. Elle s'est forgée ses outils qui sont l'observation, l'explication et la tentative d'en retirer des lois à partir d'un certain nombre de paramètres qui s'en sont dégagés. Le signifiant essentiel de la Science « pure » est celui de **la recherche** et non de « la trouve ». Il se peut que cette recherche débouche sur des applications éventuelles. Ce n'est pas l'essentiel, c'est de surcroît. Le principe fondateur est que le savoir est toujours devant, c'est un à-savoir. Même si la recherche est orientée, elle ne vise pas un objet précis comme objectif à atteindre. Lorsque Einstein travaille sur la théorie de la relativité il n'a pas comme objectif les effets qui pourront découler de

1 Carlo Rovelli . Anaximandre de Milet ou la naissance de la pensée scientifique. (Citation) p. 103

l'utilisation de sa découverte.

□ **Le rapport au maître et la critique. Nécessité d'une communauté de travail.**

Cette recherche s'exerce dans un rapport de maître à élève comme l'illustre l'exemple d'Anaximandre.

Anaximandre, élève de Thalès naît en 610 avant JC. La civilisation Miletienne présente alors des caractéristiques particulières ; ce qui permet à C. Rovelli de souligner le lien entre Science et mode de civilisation, Science et démocratie : *« les cités grecques chassent leur roi quand elles découvrent qu'une collectivité humaine hautement civilisée n'a pas besoin de roi-dieu pour exister (...) à ce moment la lecture de l'ordre du monde se libère de la sujétion aux dieux créateurs et ordonnateurs et de nouvelles voies s'ouvrent pour comprendre et ordonner le monde. »*² . Le destin de l'individu n'est plus pensé et ordonné par le caprice d'un mais il relève de la responsabilité de chacun.

Ce qui implique la responsabilité de l'homme à l'égard du monde qui l'entoure. Responsabilité qui a pour conséquence la nécessité de l'acte. Si l'homme, comme le disait Freud, n'est plus maître chez lui, il n'est cependant pas le jouet des hasards qu'ils soient évènementiels dans le roman familial ou biologique : génétique, biochimique ou autre. Il a cette responsabilité de *« faire du hasard son destin »*.

Dans ce contexte, la Science est conçue comme un haut lieu où se nouent ses liens à la culture, à la démocratie.

Malgré le grand respect qu'Anaximandre éprouve pour son maître, il va critiquer ses thèses et en élaborer d'autres qu'il rendra publiques afin qu'elles puissent à leur tour être critiquées. Le savoir se transmet donc non comme vérité absolue et figée mais en fonction de la culture de l'époque. Si les lois de Newton peuvent encore avoir de la valeur dans certains cas de sciences appliquées, elles en ont perdu de par les limites qu'elles ont atteintes -elles ne répondent pas d'un certain nombre de phénomènes- et Einstein a pris le relais. Il n'y aurait pas pu cependant y avoir un Einstein si il n'y avait pas eu un Newton auparavant. A l'heure actuelle, les lois découvertes par Einstein commencent à apparaître comme la possibilité d'une approximation d'une loi qui serait plus générale. Parlant de la croyance qui consiste à considérer Newton comme celui qui avait découvert le seul ensemble de lois fondamentales, C. Rovelli dénonce ce qu'il nomme une erreur épistémologique : *« l'idée que les bonnes théories scientifiques sont définitives, exactement valides pour l'éternité. »*³

S'il est important de faire la distinction entre Science pure et Science appliquée, les échanges se font de l'une à l'autre. Ainsi la Science appliquée peut faire apparaître des phénomènes étranges que la Science pure avait laissés de côté et qui vont à nouveau faire l'objet d'une recherche. Pour créer une rupture qui ouvre à un nouveau savoir il est nécessaire qu'intervienne, soit un hasard, soit quelqu'un capable de créer cette rupture (Anaximandre, Einstein en sont des exemples), soit les deux. Notons toutefois que ces ruptures n'en sont pas tout à fait puisque loin de couper la chaîne signifiante, d'y introduire un hiatus, au contraire elles visent à le combler.

□ **La science et la contingence.**

L'exemple de Newton, entre autres, met l'accent sur cette part que tient la contingence dans la démarche scientifique. Mais pour savoir tirer parti des hasards, s'y affronter, en tirer des conclusions, il est bien évidemment nécessaire que le savoir ne soit pas hermétique, et que toute réponse à une question puisse à son tour être questionnée. La réponse se doit d'être telle que Lacan la définissait : inattendue, propre à créer la surprise : *« Nous n'expérimentons sur le monde réel que parce que nous nous posons des questions. Si ce qui est à découvrir est déjà écrit, nous n'avons d'emblée qu'une parodie de science. Ceci se produit chaque fois qu'une force extérieure à la science lui dicte ce qu'elle doit trouver. (...) Une bonne partie de notre activité consiste à vérifier (en multipliant les sources de données, par exemple) si ce que l'on trouve finalement ne serait pas*

2 Carlo Rovelli Ibidem p.96

3 C. Rovelli p 97

*un artefact, une méprise. (...). Si la **surprise** résiste, si rien n'indique qu'elle résulte d'une erreur, alors elle est publiée. (...) (Le scientifique) passe son temps à mettre à l'épreuve ce qu'il a trouvé sans le vouloir. »⁴*

L'incertitude est donc au cœur même de la science. C'est elle qui décide du seuil de la découverte scientifique. La mécanique quantique en donne un exemple. Heisenberg au milieu des années 1920 l'a même érigé en principe : « le principe d'incertitude ». « *Par exemple si nous voulons trouver une certaine particule, nous devons déterminer sa position et sa rapidité. Le principe d'incertitude d'Heisenberg nous dit que nous ne pouvons même pas accomplir une action aussi simple. Quels que soient nos efforts nous ne pouvons pas mesurer avec une précision parfaite la position et la vitesse d'une particule à un instant donné : parce que le **simple fait de mesurer anéantit une partie des informations que nous essayons de rassembler.** »⁵*

□ **La capacité prédictive :**

Un des signifiants de la Science est la prédictivité, étant bien entendu :

* Que la Science ne s'y réduit pas. « *Qu'a découvert Copernic ? Du point de vue que je viens de rapporter (la réduction de la science à ses prédictions vérifiables), il n'a rien découvert.(.....) La science n'est pas réductible à des prédictions quantitatives.(.....) à des techniques de calcul, à la méthode hypothético déductive »⁶*

* Que par contre les Sciences appliquées viennent, elles, s'y focaliser : les chercheurs qui ne sont pas des découvreurs n'ont aucun intérêt pour notre culture. Et Rovelli en ce point définit ainsi la science : « ***La nature de la pensée scientifique est essentiellement critique, rebelle, intolérante à tout à priori, à toute révérence, à toute vérité éternelle....La fiabilité de la science ne repose pas sur la certitude, mais sur l'absence radicale de certitude. L'observation pure que Bacon voulait placer à la base de sa nouvelle religion de la science, comme fondement certain de tout savoir, n'existe pas.***»⁷

Le savoir de la Science est donc un savoir en mouvement, qui ne tire sa vertu que de viser à un savoir plus complet, à ce « savoir totalité » dont parle Lacan dans le séminaire XVII P. 35

III Les dérives de la Science.

*Cette Science pure connaît malgré tout des dérives lorsqu'elle n'est pas « rebelle », lorsqu'elle se laisse inféoder par :

- le pouvoir mercantile : L'appât de subventions privées ou publiques, ou même les gains retirés d'un effet d'annonce peuvent pousser certains, dans le contexte d'une science « finaliste », à ce qu'il est convenu d'appeler « la fraude scientifique ».

- le pouvoir politique. Le créationnisme aux États Unis, tel qu'il est enseigné dans certaines universités et tel qu'il commence à infiltrer l'Europe, a pris son essor sous le gouvernement Bush et en lien avec un troisième pouvoir :

- Le pouvoir religieux.

Le créationnisme, objet de scandale pour les scientifiques, est un exemple d'une science qui s'inféode et sert d'autres maîtres que la connaissance. De tout temps ce créationnisme a existé et a tenté d'invalider ou de freiner des avancées scientifiques qui mettaient à mal les idéaux religieux : les mésaventures de Galilée nous montrent qu'il ne date pas d'hier. Mais aujourd'hui il pirate les outils de la science pour mieux y prétendre, outils qui sont alors utilisés pour soutenir une réponse qui a précédé la question.

4 Guillaume Lecoindre : Evolution et créationnismes. Dossier "Évolution" du site "Saga sciences" du CNRS. Nouvelle version Juillet 2007 p 4

5 Charles Seife. Zéro p. 214

6 Carlo Rovelli. Anaximandre ou la naissance de la pensée scientifique. P. 108 109

7 C. Rovelli. p.

B) Les sciences orientées sur l'homme.

I) La science médicale.

La recherche d'un savoir sur le corps est, elle aussi, très ancienne. Son mode d'approche varie selon les cultures. Dans un certain nombre de civilisations orientales le fonctionnement du corps dépend de la circulation de fluides ou de forces. Lorsque les organes y sont pris en considération, ce n'est qu'englobés dans cet ensemble et du fait qu'ils représentent un lieu, souvent lié à un principe spiritualiste, où ces fluides soit s'accumulent par trop, soit en soient absent. Dans notre culture occidentale, dès l'Antiquité, la question concerne plus directement les organes et leur fonctionnement. Un certain nombre de théories ont été élaborées très tôt sur la fécondation, la circulation etc. Né en 129, Galien, médecin romain d'origine grecque, inaugure les premières dissection sur le singe magot, les dissections humaines étant alors interdites. Elles seront autorisées dès le 13ème siècle en France sous réserve de la conservation des os. Ambroise Paré, appelé le père de la chirurgie, s'inspirera des travaux de Cesare Vesale, un médecin flamand qui pratiquait la dissection sur des corps humains de condamnés à mort, si possible encore en vie après leur exécution. Ces premières dissections marquent une étape importante au regard de notre médecine actuelle : elles mettent à jour, elles rendent visibles les organes au dedans de l'enveloppe corporelle. Nous avons d'ailleurs un bel exemple de « science médicale appliquée » lorsque Ambroise Paré voulant évaluer les chances de guérison d'Henri II, atteint à l'œil par une lance au cours d'un tournoi, tenta de reproduire la même blessure sur des prisonniers. Lorsqu'il y parvint enfin, il conclut que le roi était perdu. Dans cette perspective, le savoir passe par le voir. La vue est le label, la garantie d'un savoir qui ne saurait mentir. Toutefois cette pratique n'eut pas d'effet immédiat. Malgré ces nouveaux apports la médecine en est resté à la médecine Galienique et Hypocratique qui elles, ne faisaient pas référence à un voir. Les choses vont changer à la fin du XIXème siècle avec les découvertes de l'asepsie, des sulfamides, etc., mais aussi du fait du « *matérialisme philosophique qui a fondé la condition méthodologique des sciences modernes.* »⁸ Certains datent de ce moment la naissance de la médecine sinon actuelle du moins telle qu'elle a pu se pratiquer au XXème siècle. Des éléments majeurs sont introduits :

- A la fin du moyen âge, sous le couvert de préceptes religieux, le corps est envisagé comme n'étant « qu'une guenille » (Molière) et ce malgré ce qu'avaient pu en dire auparavant les pères de l'église : Saint Thomas : « *Il faut aimer son corps comme nous aimons Dieu* », Saint Augustin : « *Le corps est bon.* », malgré également le fait que le corps puisse devenir un objet d'esthétique comme c'est le cas dans la peinture de la renaissance. Affublé d'un corps déchet, l'homme se réduit alors à son âme comme en attestent encore les dénominations utilisées dans le recensement, comme l'attestent aussi, par exemple, les débats engagés autour de la controverse de Valladolid : les indiens, les noirs ont-ils ou non une âme qui leur donnerait droit à être traités comme des humains ?
 - Avec l'affaiblissement des idéaux religieux et les progrès en matière médicale, cette distinction entre un corps finalement voué à la mort et une âme immortelle en lien avec Dieu s'atténue peu à peu. Le corps en tant qu'unité biologique occupe davantage le centre de la scène.
 - Dans cette optique, il n'y a pas de distinction entre sciences pures et sciences appliquées. Le rapport à la mort dès que l'on approche le corps devenant plus évident, la recherche se met au service d'objectifs précis.
 - La responsabilité s'atténue dès lors que le corps peut à lui seul représenter l'« être », qu'il devient objet de science, qu'il dépend d'un Autre du savoir et que ce qui échappe fondamentalement comme les organes peut être révélé au regard de cet Autre qui sait.
- Il y a une quarantaine d'années encore dans les hôpitaux, les professeurs de médecine se penchaient

8 Ibidem p 3

plutôt sur un organe malade que sur une personne.

□ De là, deux voies se sont ouvertes.

L'une est restée inférée à la science médicale. Tout ce qui est comportement humain peut être expliqué par la physiologie ou l'anatomie. C'est ce que visent à démontrer les travaux de Lombroso au 19^{ème} siècle. C'est actuellement la visée des neuro-sciences, de la génétique, etc. qui cherchent le moyen de réduire l'homme à un fonctionnement biologique. Récemment était annoncé qu'un laboratoire Américain avait trouvé la molécule qui allait effacer les souvenirs traumatiques du cerveau. Allait-elle aussi effacer les fantasmes, puisque Freud mettait en évidence que ce qu'il avait d'abord retenu comme trauma lié à des agissements incestueux dont auraient été victimes ses patientes hystériques était la plupart du temps fantasme? Des-historiser l'homme serait-il l'aboutissement suprême de notre mode de « civilisation » ?

L'autre voie s'est orientée de la faille entre la physiologie et les phénomènes de corps qui ne semblaient pas en relever directement et que les études de Charcot ont mis en évidence. Une des conséquences de cette faille, parallèlement au déclin du concept de l'âme, parallèlement au mystère que laissaient intact les avancées en matière médicale ou chirurgicale fut la création des sciences dites humaines.

II) Les sciences humaines.

Donc se voulait science cette tentative d'approcher précisément ce qui de l'homme relevait auparavant de l'insaisissable et que les découvertes de la médecine ne suffisaient pas à comprendre et à plus forte raison à maîtriser. Le recours se fit aux outils de la Science : tirer à partir de l'observation un certain nombre de paramètres afin de fournir des lois capables d'expliquer d'abord et de prédire ensuite.

Dès le milieu du 19^{ème} siècle, à la suite de Pavlov, qui expérimentait sur les chiens, J. Watson s'est intéressé aux rats. Appliquant ses déductions à l'homme, il prétendait faire de l'étude du comportement humain une science objective basée sur l'observation de ce comportement dans ses interactions avec l'environnement, et sur la mesure qui en était faite. Pour cela il était nécessaire de faire l'impasse sur « l'introspection ». Pour Watson l'homme n'est rien d'autre que le produit final d'un apprentissage :

Au 20^{ème} siècle l'intérêt s'est porté sur la genèse de la personnalité (Piaget Wallon etc.), le comportement d'un groupe humain (Caillois, Levy Strauss, etc.), la linguistique etc.

La prétention de certains à faire de ces études, non un des objets de la connaissance, mais une véritable Science a, là encore, entraîné des dérives. Pour ceux là, la référence aux facteurs mesurables et donc aux chiffres, par le biais du calcul statistique, a paru estampiller ce type d'étude du label scientifique.

Se référer à quelques outils de la science : observation, choix de paramètres, mesures ne suffit pas. Que j'utilise un scalpel pour couper du papier ne fera pas de moi un chirurgien. Choisir des paramètres en fonction du résultat que l'on veut obtenir relève plus de l'illusionnisme que de la Science. S'y joue une inféodation au pouvoir politique : rendre, par ces moyens, rentable et intégrable l'individu qui ne l'était pas. L'exemple des thérapies Comportementales Cognitives montrent assez ce qu'il en est de ce jeu de passe-passe. Dès lors que l'étude porte sur un comportement, un symptôme et non sur le sujet il ne peut rien en être déduit quant à ce sujet sinon le jeu surmoïque auquel il s'astreint. Un TOC ne dit rien de celui qui en est affecté.

III) Évaluations : La guerre que le chiffre mène contre le signifiant.

- Avec la révolution industrielle vient à jour une certaine idée de l'homme, non plus seulement comme un être pensant, mais comme un être produisant, susceptible d'être plus ou moins rentable. Par le biais du calcul statistiques, l'humain en est réduit à être considéré comme l'objet inanimé de la Science, quand il n'équivaut pas à n'importe quel autre individu de l'espèce animale.

Au début du XX^{ème} siècle, Binet Simon crée la première échelle d'évaluation du QI qui permettra à l'école de trier en quelque sorte le bon grain de l'ivraie. Dès lors, l'évaluation ne cessera de prendre de l'extension dans la perspective, non d'adapter son outil à l'homme, mais d'adapter l'homme à son outil.

IV) Qu'est-ce qui pousse sinon à la science du moins à l'illusion de se fonder sur la science ?

- Tout comme au temps d'Anaximandre, il n'y a plus de Un qui régit le monde. Rois et Dieux sont chassés. Toutefois la démarche scientifique n'est pas comparable. Il semblerait plutôt qu'à cette place vide de rois ou de Dieux, on y ait d'abord mis un Savoir mythique qui tirerait son absolu du fait qu'il ne s'origine de rien, de la même façon qu'à la révolution Française on y mettait la déesse Raison, ce qui dégage l'homme de sa responsabilité au regard du monde. Quel qu'en soit celui ou ce qui le détient, le destin de l'homme doit être gouverné par d'autres que lui même. C'est bien à cette aliénation de l'être humain à un pouvoir suprême que tendent les créationnistes. A l'extrême, n'étant plus responsable ni de son destin ni de celui du monde, l'homme n'a plus alors comme solution que de produire les actes qui lui sont ordonnés.

- Finalement le fantasme de l'homme capable de devenir tout puissant et immortel qui a plané au début des progrès de la médecine, en se dégonflant, par une singulière opération, aboutit à s'attacher à l'immortel, à ce qui ne peut périr n'étant pas du corps, en faisant disparaître le signifiant de l'homme. L'homme idéal devient l'homme bionique. Un super homme pour un super faire. Là où était le un de l'humain est maintenant le chiffre. La « financiarisation », néologisme de ces dernières années en témoigne. L'argent est mis en place d'idéal. Lui seul peut répondre de la question de l'être. Mettre l'objet en place d'idéal réduit l'identité d'abord à une identification avant de l'être à une valeur numérique. Celle-ci n'étant même plus attribuée au vivant.

- Ce nouveau Dieu a ses prêtres : entreprises de management, d'Audit. Les sommes dévolues à la gestion du soin l'emportent sur celles dévolues au soin. Du S1 Savoir mythique on glisse au S1 chiffre. C'est ce que toutes les expériences en entreprise démontrent. Ce qui aboutit à la plus extrême des cocasseries. Dans les hôpitaux, par exemple, le volume du corpus administratif enfle démesurément au regard du corpus soignant qui est lui-même astreint aux tâches administratives. L'administration ne sert plus à soutenir le soin, mais le soin doit se plier aux exigences administratives. Disproportion qui se retrouve au niveau des budgets qui y sont dévolus, et ce, sans compter le coût des audits, enquêtes, etc... : combien l'homme coûte ? combien il rapporte ? Pourtant plus l'effort est fait pour tenter de forclure le signifiant de la mort plus la pulsion de mort règne.

Il y a donc incontestablement un écart entre la Science qui ne considère pas les activités humaines comme susceptibles d'être scientifiquement évalués, et toutes celles qui sont science de s'être adjoint le signifiant de la science. Pourtant elles relèvent toutes du discours de la science. Car les unes comme les autres visent à un savoir non troué. Le principe d'incertitude ne troue pas le savoir mais au contraire il le stimule. Il vise à combler le trou qu'il pourrait contenir.

C) La psychanalyse.

I) Les signifiants fondamentaux que la psychanalyse partage avec la Science

*** La recherche**

C'est à partir de la faille entre le corps comme entité biologique et ses manifestations que Freud, neurologue à l'origine, a peu à peu élaboré la psychanalyse après avoir progressivement renoncé aux hypothèses physiologiques.

La psychanalyse comme la Science répond à une « exigence de savoir », en rien réductible à une exigence d'expliquer, de démontrer ou de prouver. Mais le savoir auquel elle fait appel est de deux sortes. D'une part il est connaissance d'un certain nombre de principes fondamentaux mis en œuvre

dans la construction d'un sujet : c'est un S2. « *La psychanalyse a été nourrie de la production de savoirs, à partir des présupposés théoriques de Freud, qui ont orienté une clinique nouvelle de la souffrance psychique.* »⁹ C'est un savoir toujours au travail, en recherche. « *car le savoir que la psychanalyse pose est un savoir qui se dépose dans les cures.* »¹⁰ La particularité de ce savoir est qu'il va lui même se modifier au cours d'une cure. D'autre part il est insu. C'est un savoir dont le principe même est un non savoir. C'est le sujet supposé savoir, le sujet de l'inconscient. Il est alors celui qui génère les autres, le S1. dont JAM dit que c'est un essaim de signifiants. La psychanalyse ne se laisse pas fasciner par le miroir aux alouettes des savoirs que ce S1 a produit et qui l'occultent. Lacan écrit : « *Et puis je me suis aperçu que ce qui constituait mon cheminement était de l'ordre du « je n'en veux rien savoir »* »¹¹. Donc cette exigence de savoir, ce savoir inclut un in-su à son origine. Et c'est par cet in su que peut prendre place la vérité.

Du fait que le savoir soit double, cette recherche se situe à deux niveaux : D'une part elle s'effectue au niveau d'une communauté de travail réunie autour d'un thème, ce dont le CERC, entre autres, témoigne. D'autre part elle se situe dans l'analyse elle même de chaque analysant. Chacune de ces deux voies pouvant alimenter l'autre. C'est le cas des témoignages de passe.

*Elle est aussi directement concernée par **la transmission** : Tout comme Anaximandre, Freud se fait d'abord enseigner par celui qui, à l'époque, est considéré comme un maître quant à l'hystérie. Mais ce savoir particulier, il ne le garde pas en l'état. A son tour il interroge ce qui fait signe dans le corps, qui ne relève pas des purs phénomènes anatomiques ou physiologiques mais bien plutôt du maniement de la langue, ce qui sera une base de la psychanalyse. Il reçoit des patients et se fait enseigner par ce qu'il en entend. Au signifiant de l'observation qui fait davantage appel au regard et convoque l'imaginaire, il substitue celui de l'écoute qui fait directement appel au signifiant. « *Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient*¹² ». Cet enseignement par l'écoute a pour lui deux volets : L'un concerne cette parole à lui adressée, qu'il recueille ; l'autre l'effet de sa parole sur celui qu'il écoute. Dans cette perspective il dégage l'axe fondamental de toute psychanalyse : le transfert. Il met à l'épreuve de la critique et interroge sans cesse ce savoir nouveau qu'il constitue, que ce soit par ses publications ou par l'échange avec d'autres praticiens.

C'est ainsi qu'au cours de sa vie, il ne cesse d'élaborer ce que seront les assises de la psychanalyse et qu'il n'hésitera pas lui même à modifier (le passage de la première à la deuxième topique, Au delà du principe de plaisir etc.) Si ses découvertes visent à des généralités établies comme au fondement du sujet (principe de plaisir et de réalité, le mythe œdipien, le fantasme, les productions de l'inconscient, etc.) valables pour tous névrosés, ces généralités ne résolvent rien de l'énigme d'un être mais ramène plutôt à la singularité de chacun. Il s'agit de savoir comment un sujet particulier les met en jeu. En rester à ces généralités pour appréhender le sujet est une des dérives de la psychanalyse.

Plus tard, Lacan reprend le travail de Freud mais il va peu à peu le modifier pour en donner sa propre version. Plus porté sur l'étude des psychoses que des névroses, il va ouvrir de nouveaux horizons dans le champ du signifiant d'abord puis dans celui de la jouissance. Il met l'accent sur la « *lalangue* » comme au fondement du sujet, qu'il nomme alors « *parlêtre* », avant de mettre l'accent sur l'objet « *a* », dont il donnera plusieurs versions, pour augurer la clinique de la jouissance. Il propose une autre approche de la castration qui ne se limite pas au mythe œdipien mais qui résulte de l'effet de la morsure du signifiant sur le corps et de la part perdue, *palea*, qui s'en détache. Comme Freud le discours culturel de l'époque aiguille sa recherche. La psychanalyse se doit toujours de répondre à une culture contemporaine.

9 Conférence de Délia Steinmann. Section clinique de Grenoble du 6-2-2010

10 Ibid.

11 J. Lacan. Encore. P 9

12 J. Lacan : Fonction et champ de la parole et du langage. Les écrits P. 147

Puis JA Miller, à son tour, poursuit la recherche en affinant la clinique de la jouissance et en y ouvrant de nouvelles voies.

Ce mouvement auguré par Freud : recueil et transmission d'un savoir que chacun par la suite se doit de mettre au travail, et d'abord dans le courant de sa propre analyse puis dans sa pratique, est une des caractéristique de la psychanalyse. Le « se laisser enseigner » règne en maître. Le savoir est toujours devant. C'est un à-savoir qui peut passer par des modèles mathématiques ou physiques mais qui ne peut se laisser contenir dans le chiffre. La question n'est pas de chiffrer mais de déchiffrer. « *Qu'on aille aux textes de Freud répartis sur ses trois chefs (rêves, lapsus, mots d'esprit,) (...) pour s'apercevoir qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un déchiffrement de dit-mension signifiante pure*¹³ ».

Si la psychanalyse se fonde de la parole d'un analysant, elle n'en est pas pour autant une clinique de l'introspection sauf à se situer exclusivement sur le versant du sens qui n'est qu'un des versants de la langue et pas sur celui du signe qui, précisément, oriente une cure. Le roman familial du névrosé, par exemple, n'offre d'intérêt que par la façon dont un sujet le construit et par la position qu'il y occupe comme objet du désir de l'Autre.

***La « critique »** pour reprendre le terme de Rovelli s'opère par les voies du contrôle, de la confrontation avec les autres praticiens, de groupes de travail, de l'École. Ce qui nécessite une communauté, un tissu d'individus réunis autour de cette recherche. « *L'exigence absolue, en ces deux points, d'une théorie du désir nous rapporte à une rectification des fléchissements de la pratique, à l'autocritique nécessaire de la position de l'analyste, qui va aux risques attachés à sa propre subjectivation, s'il veut répondre honnêtement fût-ce seulement à la demande.* »¹⁴

*Dans cette recherche, **la contingence** a une place d'honneur. C'est par elle aussi que la recherche progresse (exemple de Freud qui, se levant la nuit dans un wagon lit et se trouvant face à un miroir, ne se reconnaît pas : (l'inquiétante étrangeté), ou lorsque lors d'un nouveau voyage, il ne retrouve pas le nom du peintre Signorelli et où il dévide l'écheveau de signifiants qui ont abouti à cette occultation).

***La psychanalyse et la prédictivité.**

La prédictivité n'est pas le but de la psychanalyse. En aucun cas elle ne peut s'exercer à partir de la singularité de chacun, justement, entre autres, du fait de la part que tient la contingence. Le psychanalyste ne se veut pas démiurge. Toutefois on peut noter qu'elle permet de présager les différents courants en action dans la civilisation, capables de produire un effet. Dans télévision, Lacan décrit déjà la montée du racisme, des intégrismes religieux.

II) Distinctions entre psychanalyse et Science.

Au delà de ces points communs qui ne répondent toutefois pas à l'assertion de Lacan : « le sujet de la psychanalyse est le sujet de la science », il y a deux positionnement radicalement différent de l'une et de l'autre, et qui ont des conséquences : un positionnement par rapport à la langue, et un positionnement par rapport à l'objet, en l'occurrence au plus de jouir et par conséquent à la jouissance. C'est ce que met en évidence l'écriture du discours de la Science, et celui de la psychanalyse

-Parole et Langage en Psychanalyse.

« *(L'homme) Il pense de ce qu'une structure, celle du langage (...) découpe son corps, et qui n'a rien à faire avec l'anatomie.*¹⁵ ». Si la langue est pour tous en usage seule la psychanalyse ne se

13 J. Lacan Télévision . Autre écrits p. 515

14 J; Lacan. L'objet de la psychanalyse. Autres écrits P 220:

15 J. Lacan. Télévision p : 512

laisse pas duper de ce qu'elle ne soit pas un simple outil mais qu'elle est le fondement de tout être parlant et qu'elle a deux versants : le versant du signe, la langue, du côté d'une jouissance, celle qui vient parasiter le corps, qui vient le « découper », et le versant du sens, qui sert aux échanges avec l'autre et qui a aussi fonction de canaliser la jouissance. Le mot est le meurtre de la chose. La langue, nous disait Délia fait barrage entre le mot et l'objet. A cette langue le sujet est aliéné. Parlant de « *l'association d'assistance mutuelle contre le discours analytique (SAMCDA)* » Lacan écrit : « *Ils ne veulent rien savoir du discours qui les conditionne.*¹⁶ ». Nier la fonction du langage comme constituant de l'être, du « parlêtre » selon le terme employé par Lacan dans son dernier enseignement c'est faire fi de ce flux permanent fait de glissements métonymiques et métaphoriques, qui sous-tend la parole, et qui, étant propre à chacun, est de ce fait inprotocolisable. « *La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet ; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du pénis-neid, représenter le flot d'urine de l'ambition urétrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse.* »¹⁷

Le savoir est donc conséquent de cette position quant à la langue. C'est ce qu'illustre les quatre discours.

La langue elle même se noue autour d'un non savoir. Comme le disait Délia la toile de signifiants enserre, borde le trou du réel. Il n'y a que le non sens qui peut en répondre. Entre le S1, le signifiant maître et le S2, le savoir, il y a un hiatus, et c'est dans ce hiatus que le sujet se trouve. Mais cette opération entre le S1 et S2 induit une perte de jouissance, l'objet « a ». Donc le savoir en psychanalyse est un savoir qui dès le départ a subi une perte. Ce n'est donc pas un tout savoir. Dans le discours de la science le savoir se trouve situé en position d'agent du discours et vise à l'objet plus de jouir mis alors en position de l'autre signifiant. Lacan disait que le savoir était la jouissance de l'Autre. La visée est donc qu'il n'y ait pas de perte et que le savoir soit absolu. Il est donc nécessaire pour cela d'obturer le trou du réel, ce qui a les conséquences inverses de l'opération faite pour border ce trou et qui a abouti à séparer le sujet de sa jouissance. De l'inversion de cette opération primaire chez le parlêtre on peut dire :

- Qu'il y a en quelque sorte suture entre le sujet et sa jouissance.
- Que donc le sujet est forclos .
- Que si la jouissance marque un au-delà du principe de plaisir, la science, elle, introduit un au-delà du principe de réalité. Ce qui pourrait être un autre nom de la pulsion de mort. « *Car cela est bel et bien le S2 du maître, montrant l'os de ce qu'il en est de la nouvelle tyrannie du savoir. C'est ce qui rend impossible qu'à cette place apparaisse au cours du mouvement historique...ce qu'il en est de la vérité. Le signe de la vérité est maintenant ailleurs. Il est à produire par ce qui se trouve substitué à l'esclave antique, c'est à dire par ceux qui sont eux mêmes des produits, comme on dit, consommables tout autant que les autres.* ».

On peut dire aussi, comme Thomas que l'idéal prend la forme de l'objet en ce sens que non seulement l'idéal du père n'est plus, mais que l'Autre lui même déchu ne peut plus le soutenir.

-L'objet.

Il est d'abord important au niveau de l'objet de distinguer d'abord l'objet de la psychanalyse qui est un objet de connaissance de l'objet en psychanalyse qui lui est en relation avec la praxis psychanalytique. C'est de cet objet là qu'il est question ici.

Dans le discours de l'analyse l'objet est en position d'agent car c'est autour du rapport à l'objet comme perte, comme manquant que le fantasme se noue d'abord et que le symptôme se constitue. Dans le discours de la Science l'objet est la visée. C'est bien le discours de la science qui a contribué à « la montée au zénith de l'objet » dont parle Lacan. Si le mot vise à la déréalisation de l'objet, dans

16 Ibidem. P 518

17 J. Lacan. Fonction et champ de la parole et du langage. Les Écrits p 301

le discours de la science, le mot viserait lui, à la réalisation de l'objet, en quelque sorte à trouver un signifiant pur qui ne serait pas troublé par des signifiés et qui pourrait dire l'objet.

-Les conséquences quant au désir.

Le principe de la science est qu'à tout effet on peut trouver la cause. Quelle place alors pour le désir quand la cause est directement reliée à l'objet, de telle sorte qu'elle ne saurait être dans l'Autre mais qu'elle est une causa sui et que l'objet vient directement se nouer à l'effet de cette cause. Si bien que si on peut parler du désir de l'analyste on ne peut nullement parler du désir du scientifique. Du moins s'il en a un, il est ailleurs que dans son objet d'études. La science partage avec la nature une horreur du vide. Mais ce vide structural d'où peut émerger le désir est fondamental. C'est ce qui rend possible l'amour, le lien à l'Autre, le lien social. Faute de quoi le lien se fait par communautés de jouissance autour d'un objet sans que le désir puisse amener un frein à cette jouissance.

- Les conséquences quant à la Jouissance.

Dans le transfert, la répétition marque la perte toujours en action, mais si la répétition est la jouissance, ses effets sont aussi une déperdition de jouissance. On pourrait dire que la visée d'un savoir comme absolu est une visée de jouissance sans perte. Il ne peut y avoir aucune perte qui marque point d'arrêt dès lors que le discours veut s'inscrire dans le réel. On est alors dans l'infini d'une répétition sans rupture qui en éliminant le parlêtre élimine toute possibilité d'invention.

-L'invention.

Inventer nécessite un trou au niveau du symbolique. L'invention est ce qui permet au sujet de répondre à ce trou. Dans la progression des avancées scientifiques, chaque fois qu'un trou se manifeste dans le savoir, l'effort est mis pour le combler si bien que parallèlement à toutes les avancées techniques la démarche reste la même : qu'il n'y ait jamais une rupture dans la chaîne du savoir, car toute rupture pourrait faire apparaître l'objet comme manquant. Il n'y a pas de place pour l'exception, l'anomalie, car toute exception doit pouvoir rentrer par la suite dans un discours généralisable. Si l'invention est une façon nouvelle de se situer par rapport à la lettre et par rapport à l'objet qui passe nécessairement par une perte de jouissance, et qui vise à dire l'être, on peut dire que paradoxalement la Science fait des découvertes mais ne promet aucune invention.

-Le singulier et le pluriel :

Une autre des conséquences de cette différence de positionnement vis à vis de la langue et vis à vis de l'objet est le traitement du rapport entre le pluriel et le singulier. La Science vise à la généralité, à la standardisation. Lorsqu'une loi concernant un ensemble d'objets est établie, l'existence de chacun d'entre eux peut être déduit de cette loi. C'est le mouvement inverse dans la psychanalyse : c'est à partir de l'enseignement fourni par ses analysants dans leur spécificité propre que Freud a pu élaborer un certain nombre de principes généraux. Ceci sans pour autant ignorer l'influence du mode culturel sur le sujet et donc tenir compte de phénomènes plus généraux.

C'est autour de ces conditions ravageantes pour le parlêtre que se noue la place de la psychanalyse dans le souci de préserver ce qu'il en est du désir et de faire barrage à la pulsion de mort. C'est là que s'éclaire cette assertion de Lacan : « le sujet de la psychanalyse est le sujet de la science ». Il répond aux conditions actuelles du parlêtre.

-Les « outils » de la psychanalyse.

*De la même façon que la Science a créé ses outils, dans la perspective de son exigence de savoir et en fonction de son objet, la psychanalyse s'est elle aussi créée ses propres « outils » au regard de ce qu'elle se proposait d'étudier - dans la « Direction de la cure », Lacan parle d'une stratégie de la part de l'analyste - mais en aucun cas ce ne peut être la mesure, le chiffage, compte

tenu qu'elle n'a pas à faire à l'inanimé mais à un sujet singulier. Ces « outils » spécifiques, si on reprenait ce terme, présentent donc plusieurs particularités. Ils sont mis en jeu par l'analysant, et maniés également par l'analyste. Par exemple la parole, le langage, s'ils sont outils, sont aussi objets d'étude : ce n'est pas tant le mot qui importe que ce qui va se glisser entre les mots. Par exemple, le regard que l'analyste peut couper à certains moments. Ils n'ont donc rien d'universel. Ils ne sont pas forcément valables pour toutes cures ou fixés une fois pour toutes dans une même cure. Ils sont mis en jeu à certains moments, pas à d'autres, dans la perspective du transfert et sont constitutifs de la présence de l'analyste. Ils ne sont pas corrélés à une observation mais à une mise en acte. Par contre l'outil que Lacan a emprunté à la Science est du côté du mathème. Dans le souci de réduire autant qu'il est possible l'équivoque lié au signifiant, et de cerner du plus près le réel, il s'est inspiré des mathématiques, non du calcul, pour formaliser et transmettre un certain nombre de données fondamentales.

IV) Conclusion :

S'il est patent que la psychanalyse n'utilise pas les outils de la Science puisqu'elle a les siens propres, elle a en commun avec elle des signifiants fondamentaux : la recherche, l'exigence de savoir, la transmission du savoir, la prise en compte de la contingence, le refus de s'inféoder à d'autres pouvoirs. On pourrait redire d'elle ce que Rovelli dit de la Science : « ***La nature de la pensée scientifique est essentiellement critique, rebelle, intolérante à tout à priori, à toute révérence, à toute vérité éternelle...*** » Le seul maître qu'elle veut servir est celui d'un savoir qui en génère d'autres. Pourtant le savoir constitue et aussi bien pour la Science que pour tout ce qui en a pris nom et discours aussi, un cadre inamovible qui ignore tout de ce qui l'a produit. Il a pour prétention d'œuvrer pour le bien être de l'humanité. L'idéologie de la science la pousse à se vouloir être dispensatrice du bonheur des peuples à condition bien sûr que les peuples s'inféodent à elle et qu'aucune rupture ne viennent couper la chaîne des répétitions. On pourrait se demander si cette prétention n'est pas essentiellement destinée à protéger de tous les égarements qui rendent l'homme inchiffrable, improductif, c'est à dire du langage : la langue est dangereuse, elle fait de l'homme un rebelle à la modélisation. Mais c'est de là seulement qu'il pourra être inventeur. De ce fait la Science, en toute bonne foi, se fait l'alliée précieuse d'un discours du capitalisme qui vise à éradiquer l'invention.

« Là-dessus je lâche le morceau de ce que répond le discours analytique à l'incongru de la question: que puis-je savoir ? Réponse :

rien qui n'ait la structure du langage en tous cas, d'où il résulte que jusqu'où j'irai dans cette limite, est une question de logique.

Ceci s'affirme de ce que le discours scientifique réussisse l'alunissage où s'atteste pour la pensée l'irruption d'un réel. Ceci sans que la mathématique n'ait d'appareil que langagier. (..)

Mais le discours politique (...) entrant dans l'avatar, l'avènement du réel, l'alunissage s'est produit, au reste sans que le philosophe qu'il y a en chacun par la voie du journal s'en émeuve sinon vaguement. »¹⁸

18 J. Lacan . Télévision, Autres Ecrits p : 536